

Un exemple de dialogue entre « philosophes » sur la question de la corrida.

1. Gare à l'idéologie « animaliste » par Francis Wolff, professeur au département de philosophie de l'École normale supérieure de Paris. Dernier ouvrage paru : Philosophie de la corrida. Éditions Fayard. **Article paru dans *L'humanité des débats***

Faut-il interdire la corrida ?

Vous ne savez plus quoi faire de votre pitié ? Vous êtes las de la Tchétchénie, de l'Irak, du Darfour ? Les enfants qui crèvent de faim ou meurent sous les bombes, le soir à la télévision, finissent par vous laisser froids ? Alors, faites comme ces « people » en mal de moralisme compassionnel, investissez vos sentiments « humanitaires » dans le dernier cri de l'apitoiement. Non plus les bébés phoques... Non, vous ne devinerez jamais : aujourd'hui, c'est les taureaux de combat (toros bravos). Oui, c'est le dernier sophisme à la mode : si l'on interdisait les corridas, il y aurait moins de souffrances sur terre ! Restons sérieux. Il est probable que, parmi les gens hostiles à la corrida, nombreux sont les personnes sensibles qui croient sincèrement qu'une corrida est un spectacle cruel dans lequel on se plaît à tourmenter de pauvres bêtes. Respectons leur sensibilité.

Mais demandons-leur aussi de respecter celle de tous ces peuples du Sud, de Nîmes à Bayonne, de Béziers à Dax, d'Arles à Mont-de-

Marsan, qui ont fait de la tauromachie une part essentielle de leur culture, et qui ne sont pas (que l'on sache) moins sensibles à la souffrance que les autres. Et ne nous laissons pas d'expliquer ce qu'est la corrida, sa grandeur, ses valeurs, sa beauté. Rappelons ce que sont les taureaux de combat : des bêtes d'une race particulière, jouissant des plus enviables conditions de vie et élevées en toute liberté afin de préserver leur combativité naturelle. Rappelons que toute souffrance n'est pas douleur, que la vraie souffrance pour un chien, c'est la « liberté » due à la perte de son maître, que, pour un animal sauvage, c'est la contention (le loup de la fable souffrirait dans la niche du chien) et que, pour un taureau sauvage, c'est plutôt celle qui est due au stress qu'aux blessures de l'arène, celles-ci libérant au contraire son agressivité.

On dira peut-être qu'il est « malsain » d'assister à ce spectacle. On change alors de plan : ce n'est plus le taureau qui est en cause, c'est l'homme. Mais avez-vous entendu parler de violence autour des arènes comme il y en a autour des stades ? Connaissez-vous un aficionado, je dis bien un seul, capable de battre son chien ? Pensez-vous sincèrement que Picasso, dont une part essentielle de l'oeuvre s'inspire de la plastique du combat du toro et de l'esthétique de la corrida, était un « monstre assoiffé de sang » ? Croyez-vous qu'Eisenstein, passionné de corridas et hanté par sa mythologie, était indifférent à la souffrance ? Pensez-vous vraiment que Lorca, Hemingway, Leiris, Bataille, Cocteau se plaisaient à voir mourir des bêtes ? Non, ils aimaient, ils admiraient la bravoure du taureau qui combat, ils s'émerveillaient d'une éthique qui se résume au slogan de la Pasionaria : « Mieux vaut mourir debout que vivre à genoux. »

Oui, ayons pitié, sans doute : c'est essentiel à la communauté et constitutif de l'humanité. Mais sachons discerner les objets de notre compassion. Et prenons garde à cette idéologie « animaliste » anglo-saxonne qui nous menace et dont l'aveuglement et la violence font déjà des ravages ici ou là. Aujourd'hui, ils s'en prennent à la corrida

et à la chasse. Demain, ce sera la pêche à la ligne (c'est déjà à leur programme). Alors, dans ce « meilleur des mondes » qu'ils nous préparent, dans lequel ni le sang ni la mort ne pourront plus se voir (sinon dans l'obscurité feutrée des mouiroirs ou le silence des abattoirs), quand le foie gras et les huîtres ne seront plus qu'un souvenir de ce monde trop cruel où nous vivons, quand le végétarisme sera obligatoire et les chaussures de cuir interdites, alors il sera temps d'envisager d'interdire aussi la corrida et d'envoyer directement et définitivement tous les taureaux sauvages à l'équarrissage pour leur éviter de mourir au combat. Mais pas avant.

2. Réponse de Julien Dutant sur son blog philosophique

<http://julien.dutant.free.fr/blog/index.php?2007/11/04/236-francis-wolff-contre-l-interdiction-de-la-corrida>

Francis Wolff contre l'interdiction de la corrida

Jusqu'où un spécialiste d'Aristote peut-il se laisser aller à la sophistique pour défendre sa passion?

Je découvre par hasard cette tribune de Francis Wolff dans l'Humanité: Gare à l'idéologie animaliste (15/09/2007). Et je suis étonné de n'y trouver que des sophismes! Mon sang d'enseignant de logique et argumentation n'a fait qu'un tour, et je ne résiste pas à faire un petit commentaire suivi du texte!

Avertissements préalables

Quelques avertissements préalables, cela dit. D'abord, qu'il ne s'agit pas du tout ici de critiquer Francis Wolff, qui est un philosophe sérieux, et qui plus est, ai-je entendu à plusieurs reprises, fort sympathique. Loin de moi l'idée de juger son travail sur la base d'une

tribune publiée dans un journal - et, je crains, écrite trop rapidement ou sous l'emportement d'une passion excessive!

Ensuite, le sujet de la tribune est seulement l'interdiction de la corrida, et je ne discute que cela ici. Francis Wolff vient de publier une Philosophie de la corrida (Fayard, 2007) qui traite de beaucoup d'autres aspects que celui-ci, et à laquelle il ne m'est pas possible de rendre justice. Pour vous donner une idée, voilà la quatrième de couverture:

La corrida a inspiré les plus grands artistes et nombre de théoriciens. Mais nul, à ce jour, ne s'était aventuré à philosopher sur elle. C'est le défi qu'a relevé Francis Wolff. A le lire, on comprend que la corrida, parce qu'elle touche aux valeurs éthiques et qu'elle redéfinit l'essence même de l'art, est un magnifique objet de pensée. La corrida est une lutte à mort entre un homme et un taureau, mais sa morale n'est pas celle qu'on croit. Car aucune espèce animale liée à l'homme n'a de sort plus enviable que celui du taureau qui vit en toute liberté et meurt en combattant. La corrida est également une école de sagesse : être torero, c'est une certaine manière de styliser sa vie, d'afficher son détachement par rapport aux aléas de l'existence, de promettre une victoire sur l'imprévisible. La corrida est aussi un art. Elle donne forme à une matière brute, la charge du taureau; elle crée du beau avec son contraire, la peur de mourir ; elle exhibe un réel dont les autres arts ne font que rêver. Sous la plume jubilatoire de Francis Wolff, on découvre ce que Socrate pensait de la tauromachie, que Belmonte peut être comparé à Stravinsky, comment Paco Ojeda et José Tomàs fondent une

éthique de la liberté et pourquoi Sébastien Castella est un virtuose de l'impassible...

(*Spoiler*: l'éditeur s'est emporté: le livre ne révèle *pas* ce que Socrate pensait de la tauromachie, parce que Socrate n'a rien pensé de la tauromachie. Par contre le fait que Belmonte puisse être comparé à Stravinsky n'est pas une surprise: on peut toujours comparer deux objets quelconques.)

Je précise aussi que je n'ai aucune opinion tranchée sur la question de savoir s'il faut autoriser ou non les corridas.

Enfin, je dois dire qu'outre le goût de l'argumentation, une autre chose qui me motive à écrire ce billet c'est que l'idéologie animaliste selon laquelle on ne doit pas causer de souffrances inutiles aux animaux supérieurs est notamment défendue par Peter Singer, l'un des plus grands spécialistes de l'éthique et de l'éthique appliquée, qui a publié *Animal Liberation* en 1975. C'est un philosophe brillant, à l'argumentation soignée, patient et qu'on dit être d'une gentillesse remarquable, qui semble avoir été amené à cette position par la seule force du raisonnement, et s'efforce d'y conformer sa vie (être végétarien, pas de cuir, etc.), au mépris du ridicule que cela lui attire. Vous aurez un aperçu en lisant sa page de questions qu'on lui pose fréquemment. C'est pourquoi cela me fait de la peine de voir Francis Wolff traiter cette idée comme une lubie à la mode adoptée par quelques célébrités pour tromper leur ennui.

Commentaire suivi de la tribune de Francis Wolff

Vous ne savez plus quoi faire de votre pitié ? Vous êtes las de la Tchétchénie, de l'Irak, du Darfour ? Les enfants qui crèvent de faim ou meurent sous les bombes, le soir à la télévision, finissent par vous laisser froids ? Alors, faites comme ces « people » en

mal de moralisme compassionnel, investissez vos sentiments « humanitaires » dans le dernier cri de l'apitoiement. Non plus les bébés phoques... Non, vous ne devinez jamais : aujourd'hui, c'est les taureaux de combat (toros bravos).

1.1 **Sophisme de la mauvaise compagnie**: *les "people" croient que la corrida est un mal, les "people" sont idiots, donc la corrida n'est pas un mal. Version célèbre du sophisme: Hitler et Staline étaient athées, Hitler et Staline sont mauvais, donc l'athéisme est mal.*

1.2 **Sophisme du pire, implicite**: *il y a pire que la corrida, donc la corrida n'est pas un mal. Comparez: les Chinois ne devraient pas se plaindre de l'état policier, au moins ils ne meurent pas de faim comme les Coréens du Nord.*

1.3 **Un autre argument, implicite**: *il y a plus urgent à faire que d'interdire les corridas. Version développée: même en supposant que les corridas soient un mal, ceux qui interdisent les corridas pourraient plutôt utiliser leur temps pour s'attaquer à d'autres maux plus graves, et s'ils le faisaient ils apporteraient plus de bien qu'en interdisant les corridas, donc il devraient faire cela plutôt que d'interdire les corridas. Problème: n'est-ce pas un peu auto-destructif (*self-undermining*, dirait-on en anglais: l'argument se mine lui-même), puisqu'on pourrait dire la même chose de ceux qui luttent contre ceux qui luttent contre l'interdiction des corridas? En fait, pas forcément: on pourrait soutenir qu'il est important d'amener les gens sur les tâches les plus importantes, comme la lutte contre les génocides. Mais si c'était là la perspective de l'auteur, il éviterait de dénigrer implicitement le moralisme compassionnel!*

Oui, c'est le dernier sophisme à la mode : si l'on interdisait les corridas, il y aurait moins de souffrances sur terre! Restons sérieux.

2. **Quasiment un déni de l'évidence.** (1) Si une corrida se produit, des souffrances se produiront - ne serait-ce que les courbatures du torero. (2) Si elle ne se produit pas, ces souffrances ne se produiront pas. (3) Si ces souffrances ne se produisent pas, il y aura moins de souffrances sur terre que si elles s'étaient produites.

En fait, on peut discuter (3), et c'est pour cela que ce n'est pas à strictement parler un déni de l'évidence. En effet, on pourrait soutenir que si la corrida ne se produit pas, d' *autres* souffrances seraient produites. Par ex, les amateurs de corrida souffriraient d'être privés du spectacle. Et qu'au final, il y a plus de bonheur avec les corridas. Mais ce dernier point est loin d'aller de soi (par ex, il faut compter ceux qui souffrent à l'idée que les corridas aient lieu). Rien ne justifie donc de dire que celui qui pense autrement n'est pas sérieux!

Il est probable que, parmi les gens hostiles à la corrida, nombreux sont les personnes sensibles qui croient sincèrement qu'une corrida est un spectacle cruel dans lequel on se plaît à tourmenter de pauvres bêtes.

3. **Vrai.**

Respectons leur sensibilité. Mais demandons-leur aussi de respecter celle de tous ces peuples du Sud, de Nîmes à Bayonne, de Béziers à Dax, d'Arles à Mont-de-Marsan, qui ont fait de la tauromachie une part essentielle de leur culture, et qui ne sont pas (que l'on sache) moins sensibles à la souffrance que les autres.

Aïe, pas facile de voir quel est l'argument ici. J'en vois plusieurs, mais tous mauvais!

4.1 **Sophisme culturaliste:** *X est une part essentielle de la culture C, donc X est bien.* (Prémisse manquante: que la culture C est un bien.

Comparez: *l'esclavage est une part essentielle de la culture de la Rome Antique, donc...*)

4.2 **Sophisme: non sequitur.** *Les peuples du Sud sont sensibles à la souffrance d'autrui, les peuples du Sud aiment la corrida, donc la corrida n'implique pas la souffrance.* Cela ne suit pas! D'abord parce qu'on passe de la souffrance d'autrui à la souffrance. Si on essaie d'améliorer cela en concluant: la corrida n'implique pas la souffrance d'autrui, alors les ennemis de la corrida sont d'accord, mais leur problème est avec la souffrance du taureau, pas celle d'autrui. Si inversement, on commence par les peuples du Sud sont sensibles à la souffrance, on s'expose à l'objection: pas celle du taureau! Ensuite parce que quelqu'un peut être sensible à la souffrance et néanmoins ne pas la voir dans un cas particulier: voir le sophisme suivant.

4.3 **Sophisme de la bonne intention.** *Le but de la corrida n'est pas de faire souffrir, donc la corrida ne fait pas souffrir.* Version développée: *Si la corrida était un spectacle où on jouissait de la souffrance, les peuples qui aiment la corrida serait des peuples insensibles; les peuples qui aiment la corrida ne sont pas insensibles; donc la corrida n'est pas un spectacle où on jouit de la souffrance; donc [sophisme] la corrida est un spectacle sans souffrance.* Problème: ce n'est pas parce que le but de la corrida, ou la raison pour laquelle les gens y prennent du plaisir, est sa beauté plutôt que la souffrance qu'elle occasionne, qu'elle n'occasionne pas de souffrance.

Et ne nous laissons pas d'expliquer ce qu'est la corrida, sa grandeur, ses valeurs, sa beauté.

5 **Sophisme de confusion des valeurs, implicite.** *C'est beau donc ce n'est pas un mal.* (Ok, je vous l'accorde, il est possible de soutenir que seules les choses moralement bonnes peuvent être susceptibles d'être belles, mais je doute que l'auteur le fasse. Comptez cela comme "présupposé très discutables", si vous préférez!)

Rappelons ce que sont les taureaux de combat : des bêtes d'une race particulière, jouissant des plus enviables conditions de vie et élevées en toute liberté afin de préserver leur combativité naturelle.

6.1 Sophisme du pire: *les taureaux ont eu la belle vie avant l'arène, donc il n'y a pas de mal à leur faire du mal.* (Version célèbre: plutôt que de te plaindre, pense à ceux qui n'ont même pas à manger!)

6.2 Argument, mais discutable. *Pour un taureau, mener la vie d'un taureau de combat est préférable à toutes les alternatives disponibles.* Eh bien, cela dépend des autres options. Par exemple, est-ce qu'être un taureau en Inde n'est pas préférable? Comparez: après 30 ans d'une vie magnifique, vous apprenez soudain que vous allez être torturé pendant deux heures et abattu, parce que vos parents ont jugé que c'était préférable pour vous que de vivre 60 ans d'une vie pépère mais ennuyeuse de petit employé. (Un génie est apparu et leur a offert le choix, mais les a obligé au silence jusqu'ici.)

Rappelons que toute souffrance n'est pas douleur, que la vraie souffrance pour un chien, c'est la « liberté » due à la perte de son maître, que, pour un animal sauvage, c'est la contention (le loup de la fable souffrirait dans la niche du chien) et que, pour un taureau sauvage, c'est plutôt celle qui est due au stress qu'aux blessures de l'arène, celles-ci libérant au contraire son agressivité.

7.1 Auto-contradiction: *certaines souffrances ne sont pas des douleurs et seules les douleurs sont des vraies souffrances.* Cela implique que certaines souffrances ne sont pas des souffrances.

Bien sûr on voit ce que l'auteur veut dire. A savoir: que le chien souffre en liberté, pas en captivité, alors que le loup souffre en captivité, mais pas en liberté. Ou alors qu'ils souffrent moins dans

une situation que dans l'autre. Mais justement, l'artifice d'une distinction sans différence entre souffrance et vraie souffrance n'était pas nécessaire. Or une fois qu'on l'enlève, on voit mieux que l'analogie avec les taureaux ne marche pas (cf. ci-dessous).

7.2 Quasi auto-contradiction: plus haut on disait que la corrida ne crée pas de souffrance, ici on admet qu'elle en provoque chez le taureau. Le nouvel argument est: la corrida accroît certes la souffrance dans le monde, mais pas la douleur.

7.31 Analogie discutable: *le chien ressent de la douleur en liberté, pas en captivité. De même le taureau ressent de la douleur quand il est stressé, pas quand il combat dans l'arène.* Pas sûr que l'arène soit au taureau ce que la domesticité est au chien!

7.32 (peut-être) argument téléologique avec sophisme de confusion de valeurs *Les chiens sont faits pour être captifs, les taureaux sont faits pour se battre, donc il est bien que les taureaux se battent.* De même, les virus sont faits pour tuer, les pit-bulls pour attaquer, les ongles pour griffer, etc.

7.32 Affirmation discutable: *le taureau ne ressent pas de douleur dans l'arène.* A moins de nier que les animaux soient capables de douleur (ce qui n'est pas le cas de l'auteur, puisqu'il admet que les chiens en sont capables), selon n'importe quel critère un tant soit peu raisonnable de ce qu'est la douleur, un mammifère non anesthésié dans lequel on plante des banderilles ressent de la douleur.

On dira peut-être qu'il est « malsain » d'assister à ce spectacle. On change alors de plan : ce n'est plus le taureau qui est en cause, c'est l'homme. Mais avez-vous entendu parler de violence autour des arènes comme il y en a autour des stades ?

8.1 **Sophisme:** *les spectateurs ne sont pas violents, donc le spectacle n'est pas violent.* On voit bien l'erreur en comparant avec le cinéma ou l'illusionisme: si je vais voir un illusionniste "couper" un comparse en deux, ce n'est pas un mal d'y assister, parce que personne n'est coupé en deux. Par contre, si je vais voir une victime se faire couper en deux, c'est un mal d'y assister, parce que quelqu'un se fait tuer. Même si je suis pacifique après.

Connaissez-vous un aficionado, je dis bien un seul, capable de battre son chien ?

9.1 **Déni de l'évidence.** Il est certes vrai que *je* ne connais pas d'aficionado capable de battre son chien - parce que je ne connais pas d'aficionado assez personnellement, mais parmi les amateurs occasionnels que je connais, c'est autre chose. Mais quoiqu'il en soit, l'affirmation implicite de la question rhétorique est: aucun aficionado n'est capable de battre son chien. Ce qui est un déni de l'évidence. Même si on se restreint au aficionados aujourd'hui, il est impensable qu'*aucun* n'ait jamais battu son chien.

Pensez-vous sincèrement que Picasso, dont une part essentielle de l'oeuvre s'inspire de la plastique du combat du toro et de l'esthétique de la corrida, était un « monstre assoiffé de sang » ? Croyez-vous qu'Eisenstein, passionné de corridas et hanté par sa mythologie, était indifférent à la souffrance ? Pensez-vous vraiment que Lorca, Hemingway, Leiris, Bataille, Cocteau se plaisaient à voir mourir des bêtes ?

10.1 **Sophisme de la bonne compagnie.** *Picasso est un homme bien, Picasso aime la corrida, donc la corrida est bien.* Quand il est restreint de façon appropriée, l'argument de la bonne compagnie est acceptable, contrairement à celui de la mauvaise. Par ex: Dieu est omniscient, Dieu croit qu'il va pleuvoir, donc il va pleuvoir. En

général, la condition pour que l'argument soit bon est que le "bon compagnon" soit *bon pour le domaine pertinent*. Mais aucun des grands noms mentionnés n'est notoire pour avoir un excellent jugement *éthique*!

10.2 Il y a d'**autres sophismes** ici, qui répètent certains qu'on a vu (4.2, 4.3, 5). La confusion des valeurs est particulièrement dommageable ici: comparer avec: "la dureté de la condition ouvrière a inspiré une part essentielle de l'oeuvre de Victor Hugo".

Non, ils aimaient, ils admiraient la bravoure du taureau qui combat, ils s'émerveillaient d'une éthique qui se résume au slogan de la Pasionaria : « Mieux vaut mourir debout que vivre à genoux. »

11 **confusion des valeurs.** Une éthique merveilleuse n'est pas forcément une éthique bonne.

Oui, ayons pitié, sans doute : c'est essentiel à la communauté et constitutif de l'humanité. Mais sachons discerner les objets de notre compassion.

12. Pas d'argument à commenter ici, c'est la conclusion: il est bon d'avoir de la pitié, mais pas pour les taureaux.

En passant, je note que c'est le troisième usage de "essentiel", qui semble jouer un rôle crucial dans plusieurs sophismes. a) la corrida est une part essentielle de la culture des peuples du Sud. b) la corrida inspire une part essentielle de l'oeuvre de Picasso. c) la pitié est essentielle à la communauté (et constitutive de l'humanité). A chaque fois, la force de l'argument tient au fait que si A est essentiel à B, alors on ne peut pas avoir B sans avoir A. Pas de pitié, pas de communauté. De même, pas de corrida, pas de culture des peuples du Sud. Ni d'oeuvre de Picasso.

Et prenons garde à cette idéologie « animaliste » anglo-saxonne qui nous menace et dont l'aveuglement et la violence font déjà des ravages ici ou là. Aujourd'hui, ils s'en prennent à la corrida et à la chasse. Demain, ce sera la pêche à la ligne (c'est déjà à leur programme).

13.1 **Mot de dénigrement:** idéologie. Rien n'a été dit pour justifier le fait de qualifier la position adverse d'idéologie.

13.2 **(peut-être) hyperboles:** ravages, aveuglement, violence. Vraiment? Combien d'attentats dans les arènes cet été? De producteurs de foie gras enlevés? Si la "violence aveugle" en question est l'interdiction de la chasse au renard en Angleterre, c'est exagéré.

13.3 **(peut-être) mauvaise compagnie.** *La thèse adverse est soutenue par des anglo-saxons, donc elle est fautive.* L'usage d'anglo-saxon n'est pas explicitement péjoratif ici - et on pourrait me reprocher de faire un procès d'intention. (Quoique écrivant dans l'Huma, l'auteur pourrait s'attendre à ce qu'il soit compris comme un péjoratif.) Mais il y a une raison de prendre cette hypothèse au sérieux: pourquoi l'auteur ajoute-t-il l'adjectif *anglo-saxon*? Comme le début de l'article le montre, il est conscient du fait qu'il y a des défenseurs de l'interdiction en France. Peut-être veut-il simplement signaler que ces idées sont apparues d'abord dans des pays anglo-saxons. Mais c'est étrange, par ex on ne dit pas à propos de Nietzsche "prenez garde, jeunes gens, aux idées de ce philosophe allemand" (cette façon de s'exprimer évoquerait plutôt l'ambiance en France du début du XXe siècle!).

Alors, dans ce « meilleur des mondes » qu'ils nous préparent, dans lequel ni le sang ni la mort ne pourront plus se voir (sinon dans l'obscurité feutrée des mouiroirs ou le silence des abattoirs), quand le

foie gras et les huîtres ne seront plus qu'un souvenir de ce monde trop cruel où nous vivons, quand le végétarisme sera obligatoire et les chaussures de cuir interdites, alors il sera temps d'envisager d'interdire aussi la corrida et d'envoyer directement et définitivement tous les taureaux sauvages à l'équarrissage pour leur éviter de mourir au combat. Mais pas avant.

La phrase n'est pas tant un argument (quoique les subordonnées en contiennent), mais la simple affirmation d'une thèse qui est étonnante, à savoir: *la corrida est la moins mauvaise de toutes les pratiques anti-animales*. Par ex: si on a le choix entre imposer le végétarisme ou interdire la corrida, le moindre mal est d'imposer le végétarisme.

14.1 **Associations** *ils nous interdiront le foie gras et les huîtres.* C'est une blague, bien sûr - les animalistes se foutent des huîtres, ce qui les gêne est juste le gavage des oies et canards pour faire du foie gras. La blague repose sur une association: le foie gras est associé aux huîtres, parce qu'on les mange ensemble aux fêtes de fin d'année. Et suggère une association: les défenseurs de la position adverse sont contre les bons repas, ou les fêtes de fin d'année. (Et une autre: les amateurs des fêtes de fin d'année défendent la corrida!)

14.2 **Sophisme** *Si on n'envoie pas les taureaux à l'arène, ils vont mourir, donc il faut les envoyer à l'arène!* J'ai vu un argument similaire dans les commentaires d'internautes sur le site de l'Huma: si la corrida disparaît, c'est la fin de l'espèce des toros bravos. Comparez: supposons qu'il y ait une espèce de créature qui ne pourrait être créée sans que chacun de ses membres souffrent péniblement. Doit-on la créer? (En expliquant aux membres: je sais, c'est dur, mais sans cela ton espèce n'existerait pas!) Et notez en outre que les taureaux de combat sont de la même *espèce* (mais

d'une variété différente) que les autres vaches. Comparez: pourrait-on interdire au Maoris de se métisser avec des Blancs parce que sans cela leur variété disparaîtrait?

14.3 Affirmation discutable *Si n'on envoie pas les taureaux à l'arène, ils vont mourir; ou pire le seul moyen d'éviter aux taureaux de combats l'arène, c'est de les envoyer à l'abattoir.* Dans le scénario envisagé, où les défenseurs des droits des animaux seraient si puissant, il est douteux que les taureaux seront envoyés à l'équarissage.

14.4 Scénario quasi-contradictoire On envisage un monde où le végétarisme est obligatoire, et où le sang est caché dans le silence des... abattoirs! Qui servent à produire de l'engrais pour les plantes?

3. Une réponse de Francis Wolff sur l'interdiction de la corrida

Une réponse néo-épistolaire de Francis Wolff à la critique faite par Julien Dutant - Francis Wolff a envoyé le mail suivant avec autorisation de le publier :

<http://julien.dutant.free.fr/blog/index.php?2007/11/11/242-une-reponse-de-francis-wolff-sur-l-interdiction-de-la-corrida>

Bonjour,

Je vous remercie d'avoir attiré mon attention sur cette discussion dans ce blog.

J'en retiens d'abord une leçon: je suis immoraliste, je raisonne très mal, mais je suis quand même fort sympathique. Ce qui, au fond, me

laisse pas mal de chances pour devenir un jour président de la République, en France, ou aux Etats-Unis.

Sur la forme, la discussion m'étonne un peu. Mon pauvre article polémique et très circonstanciel dans l'Humanité ne méritait ni cet excès d'honneur ni cette indignité. Je n'y développais nullement une argumentation rigoureuse contre l'interdiction de la corrida, ni mes positions éthiques sur le statut de l'animal, encore moins des principes philosophiques en matière morale, qui sont largement étayés dans des textes publics et accessibles aux philosophes qui s'intéressent à ces questions (par exemple dans le numéro consacré à l'animal dans les "Cahiers philosophiques", n° 101, avril 2005, et surtout dans mon livre "Philosophie de la corrida", Fayard 2007, dont le premier chapitre "De nos devoirs vis-à-vis des animaux en général et des taureaux de combat en particulier" est entièrement consacré à cette question).

La "déconstruction" de Julien Dutant repère donc fort justement une absence réelle (mais explicable par le cadre et la finalité de l'article) d'explicitation de certaines prémisses de mon raisonnement ou de certains principes sur lesquels se fondent mes thèses. Mais son apparemment brillante démonstration repose sur une sorte de "category mistake" entre argumentation rhétorique (qui vise principalement à attirer l'attention du destinataire ou à susciter certaines émotions de sa part) et argumentation analytique (qui vise à démontrer la vérité de certaines thèses ou la valeur de certaines positions). Mon article, qui se fonde analytiquement mais implicitement sur les principes développés dans les textes susdits, n'avait en effet d'autre prétention que rhétorique. Il est donc fort aisément critiquable. Notons cependant qu'il est très difficile, en matière morale, de séparer entièrement rhétorique de analytique, et le raisonnement de J. Dutant n'échappe pas lui-même à la rhétorique (voir ci-dessous).

Sur le fond, je ne peux pas, faute de temps et d'espace, répondre à toutes les attaques. Seulement un ou deux points, au passage.

Ce que j'appelle l' "idéologie animaliste" n'est nullement les thèses de la "libération animale" du philosophe utilitariste Peter Singer, mais, comme je l'explique ailleurs, tout moralisme formé sur le pseudo-concept d' "animal", qui mêle des réalités biologiques hétérogènes aux statuts éthiques incommensurables: le chimpanzé, le chat d'appartement, le criquet pèlerin, le moustique, le krill, l'éléphant, le loup et le chien, le taureau de nos campagnes et le taureau de combat. Cette confusion me paraît en effet dangereuse sur le plan moral, y compris pour la morale différenciée que nous devons avoir vis-à-vis des espèces animales. (J'ai formé ce concept d'"animalisme" sur le modèle de "humanisme".) J'ajoute (bien que ce ne soit pas ici pertinent) que, si je considère comme indispensable que nous ayons des principes moraux vis-à-vis des autres espèces animales, je considère comme atrophiée toute morale qui fait abstraction d'un concept comme celui de justice par exemple, et qu'il ne peut y avoir de justice que sur la base de la reconnaissance d'une communauté d'appartenance et de principes de réciprocité, par conséquent sur le fond d'une humanité (de là les trois principes que j'ai cru pouvoir énoncer sur nos rapports aux espèces animales: 1/ subordonner le respect dû à certains animaux à celui dû à tous les hommes, 2/ ajuster notre conduite envers les animaux aux relations affectives que nous avons avec eux, 3/ l'adapter à leur nature.) J'ai cru aussi pouvoir démontrer que la corrida respecte, et même illustre à sa manière, ces principes éthiques.

Quand j'écris que "c'est le dernier sophisme à la mode : si l'on interdisait les corridas, il y aurait moins de souffrances sur terre!", l'argument est court et mal formulé en effet (Mais la réponse l'est tout autant: "Si une corrida se produit, des souffrances se produiront - ne serait-ce que les courbatures du torero". Argument plus rhétorique qu'analytique, voir ci-dessous). Mon "argument" mêle

plusieurs aspects (critique de la notion vague de "souffrance", de son rôle prétendument fondateur en matière morale, amalgame de la souffrance humaine et de la douleur animale, etc.), et surtout il n'explique pas certaines prémisses, qui sont les suivantes. Pour qu'"une corrida se produise", comme le dit J. Dutant, il faut qu'on élève des taureaux de combat à cet effet. Il y a, ne serait-ce qu'en Espagne, environ 450 000 ha consacrés à cet élevage extrêmement extensif. Dans ces pâturages, paissent environ 180 000 bêtes (vaches, taureaux), en quasi-libeté, sur lesquels environ 12000 seront tués dans l'arène au lieu de mourir plus jeunes à l'abattoir pour produire immédiatement de la viande. Faisons abstraction des conséquences humaines de la prohibition des corridas (qui ne sont pourtant nullement négligeables) et concentrons-nous uniquement sur les conséquences bonnes et mauvaises pour cette espèce et pour les individus qui la composent. En interdisant la corrida, on sera obligé d'envoyer directement à l'abattoir toutes ces bêtes qui ne vivent, en toute liberté (faut-il le rappeler ? environ 2 à 3 ha par tête, qui dit mieux pour des bêtes élevées par l'homme ?) que parce qu'une faible partie d'entre elles (environ 1/15) mourra en public. La conséquence est immédiatement fatale pour l'espèce "toro bravo", c'est évident. On dira que le raisonnement moral ne s'intéresse pas au sort des espèces (au contraire du raisonnement écologiste) mais au sort des individus. Je le concède. Je demande donc: diminuera-t-on ipso facto les souffrances individuelles des taureaux ? Certes, si l'on supprime tous les individus d'une population donnée, on supprimera leurs souffrances, et par exemple, si l'on tuait immédiatement tous les individus qui ont "des courbatures", pour reprendre l'exemple de JD, on diminuerait la souffrance sur terre. N'est-ce pas un sophisme ? Mais, il y a plus: il y a d'abord, grâce à l'existence de la corrida, toutes ces dizaines de milliers de bêtes qui jouissent d'une vie libre conforme à leur nature et qui ne meurent pas dans l'arène; comment comptabiliser leur "manque à gagner" de vie (puisque le

raisonnement "il faut diminuer la souffrance sur terre" reprend une des prémisses de tout raisonnement utilitariste de type singerien) si l'on supprime les corridas ? Allons plus loin: pour la douzaine de milliers de taureaux qui meurent dans l'arène, est-on sûr qu'on diminuerait leurs souffrances à les envoyer à l'abattoir ou à les priver de vie et de liberté potentielle en supprimant la corrida ? Est-on sûr que la corrida soit "un mal" même pour le toro bravo ? Est-on sûr que la corrida ne soit pour le toro que "souffrance" (et non pas combat, excitation vitale, réalisation de sa "nature", etc. comme certaines mesures hormonales semblent le prouver) et qu'entre la vie de quatre ans entièrement libre qui s'achève pas 15 minutes d'un combat dans l'arène et une non-vie, ou une courte vie qui s'achève à l'abattoir, un "taureau" utilitariste qui mesurerait le bonheur animal à la simple somme algébrique de plaisirs et de souffrances, choisirait la seconde ? Est-on sûr qu'un taureau "singerien" militerait pour l'abolition des corridas ? Personnellement je le crois pas, et pour avoir discuté quelquefois avec des "singeriens" honnêtes et cohérents, je crois qu'ils ne le croient pas non plus. En somme, mon argument visait à dénoncer une argumentation pour le moins gravement vicieuse (1/ "la corrida fait souffrir un animal" - prémisses que, personnellement, je conteste hautement mais dont je reconnais qu'elle a pour elle une certaine plausibilité, 2/ "supprimons la corrida" et 3/ "donc nous diminuerons la souffrance de cet animal et donc plus généralement la souffrance sur terre").

Le point fondamental, et qui me touche, est que mon argument "Respectons leur sensibilité... mais demandons-leur aussi de respecter celle de tous ces peuples du Sud, de Nîmes à Bayonne, de Béziers à Dax, d'Arles à Mont-de-Marsan, qui ont fait de la tauromachie une part essentielle de leur culture, et qui ne sont pas (que l'on sache) moins sensibles à la souffrance que les autres" ait pu passer pour un argument en faveur du relativisme moral. Il était sans doute mal formulé; pourtant les mots en étaient pesés avec soin. Soyons donc

clair: - je pense qu'une dose raisonnable de relativisme culturel est intellectuellement sain et moralement indispensable (à la coexistence des individus et des peuples, à la tolérance, etc.) mais que cela n'a rien à voir avec le relativisme moral. La différence entre les deux est simple en théorie même si elle n'est pas toujours facile à déterminer en pratique. En théorie, le relativisme culturel est nécessaire (par exemple la sensibilité de certains peuples leur fait considérer certains aliments comme répugnants, d'autres non, etc.) mais il doit s'arrêter à la transgression de certains absolus moraux: pour reprendre les exemples classiques, l'esclavage, en effet, mais aussi bien l'excision des fillettes ou le suicide des veuves. Et les principes absolus (ce qui ne signifie pas qu'il ne peut pas y en avoir d'autres, notamment sur nos rapports avec les animaux) concernent toujours en gros la négation de la personne (voir aussi ci-dessus ce que je dis de la justice). C'est pourquoi je le dis sans hésitation: si la corrida transgressait certains principes moraux absolus, il faudrait évidemment l'interdire, ou iliter pour son abolition, sa diminution, etc., de la même manière que beaucoup s'efforcent très légitimement de lutter contre l'excision, par exemple, en dépit du fameux argument de la "tradition" et de la "relativité des cultures". D'ailleurs, dans la préface au numéro de "Critique", que cite un participant de la discussion, je dénonce moi-même l'argument de la "tradition". Alors pourquoi cet argument de la "culture" ? Parce qu'il ne faut pas confondre "cause" et "raison". Je m'explique: La loi du 29 avril 1951 et l'article 521-1, alinéa 4, du code pénal qui réprime les sévices graves envers les animaux, explicitent: « la présente loi (dire loi Grammont, sur la protection animale) n'est pas applicable aux courses de taureaux lorsqu'une tradition ininterrompue peut être invoquée » (Un décret du 7 septembre 1959 a ajouté l'épithète locale¹ au mot tradition¹). En application de la loi, la Cour de cassation reconnaît l'existence de régions de tradition taurine. La course de taureaux y est licite. L'existence d'une "tradition locale" est

ici la "cause" d'une certaine disposition légale. Mais la "raison" de cette licitation n'est en effet nullement la "tradition", comme l'ont reconnu à de nombreuses reprises les argumentations des juges chargés d'interpréter les textes. A titre d'exemple, la cour d'appel d'Agen, le 10 janvier 1996, appelée à juger de l'organisation de corridas dans la région, avait jugé que « la tradition locale est une tradition qui existe dans un ensemble démographique déterminé par une culture commune, les mêmes habitudes, les mêmes aspirations et affinités une même façon de ressentir les choses et de s'enthousiasmer pour elle, le même système de représentations collectives, les mêmes mentalités », ce qui est une façon assez saine, à mon sens, de reconnaître la validité de la licitation de la corrida à partir de la "relativité des moeurs" sans tomber dans le relativisme, ou pire, dans le nihilisme moral. Je combats aussi ce nihilisme en matière d'éthique animale et j'ai déjà dit que je considérais nécessaire de reconnaître aussi, en cette matière, certains principes (voir ci-dessus): par exemple, comme je le dis implicitement dans le texte incriminé, je considère comme moralement condamnable de battre son chien ou de se livrer à la vivisection.

Je vous redis mes remerciements d'avoir attiré mon attention sur cette discussion. Je vous autorise à y introduire, par un coupé-collé, mon point de vue, puisque j'ai été pris à partie. Je crois cependant utile de rappeler que les philosophes devraient plutôt lire et discuter les textes philosophiques de leurs collègues. C'est quand même plus enrichissant et plus loyal.

Très cordialement

Francis Wolff